

ce Voltaire féminin publia son roman, elle conquiert tout aussitôt par son ton dramatique, ses lazzis et ses légèretés, un empire incontesté sur les incrédules, les viveurs et les beaux Narcisse italiens.

Que Mme de Staël appartint à la secte des illuminés, ses écrits en font foi ; et Chateaubriand fait observer avec beaucoup de raison que les passions du monde auxquelles elle se trouva mêlée faussèrent son jugement, rendirent son style âpre et amer et lui firent substituer aux inspirations créatrices de son génie les fumées de la colère et les insolences de l'orgueil. Si elle vivait de nos jours, elle prendrait sa place parmi les écrivains infectés de Tudescomanie. Pour elle, en effet, les descendants d'Arminius étaient de vrais patriarches, tout loyaux, tout nobles de sentiments, le type à jamais inimitable de toutes les vertus privées et publiques ; les écrivains allemands, dit-elle encore, sont les vrais interprètes de la pure idée, de la haute raison, des sentiments délicats. Comment les Prussiens ne lui ont-ils pas encore élevé une statue sur les rives de la Sprée ? Ingrats ! Pour les Italiens, si, comme toujours, ils oublièrent vite les grâces de *Corinne*, ils ne perdirent pas aussitôt le souvenir des funestes exemples donnés par cette dame, et longtemps encore ils en ressentirent la pernicieuse influence.

Tout au rebours de Mme de Staël, lady Morgan détestait mortellement les Allemands et aimait les Italiens. Aussi comme elle eût désiré les arracher au joug de la superstition romaine ! Dans ce but, elle passa de France en Italie, y resta trois ans et publia sur ce pays un livre dont Byron vanta beaucoup *l'esprit libéral*. Elle aussi, lorsqu'elle peignait les mœurs italiennes, telles qu'elle les voyait au travers du prisme de son imagination, trouva grand nombre d'adulateurs et de courtisans, prêts à vilipender avec elle tout ce qui avait la gloire de leurs ancêtres. Ils tombaient en extase à la vue d'une femme du XVIIIe siècle qui parlait de liberté avec l'accent d'une spartiate ou de la mère des Gracques, et ils rougissaient devant elle des chaînes et de l'ignorance dont elle les prétendait entourés. Pauvres Italiens enthousiastes, ils ne voyaient pas que lady Morgan eût voulu faire d'eux des Anglais, comme elle voulait refaire Rome républicaine !

Les dames s'étaient mises à l'avant-garde de l'armée révolutionnaire : les septiques et les impies en formèrent le corps formidable. Une nuée de voyageurs s'abattit sur l'Italie. Des gondoles de Venise aux cabriolets de Naples, du théâtre de la Scala, de Milan, aux temples de Pesto et aux ruines de Pompéi, ils s'en allèrent jetant partout le poison de leurs doctrines. Nous ne saurions les nommer tous, mais il en est deux qui brillèrent au premier rang et que nous ne pouvons passer sous silence : ce sont Bayle et Heine.

Bayle, tout français qu'il était, s'était, par amour pour Winkelmann, originaire de Stendhal, affublé du pseudonyme de Stendhal. L'idée de prendre un nom prussien pouvait alors passer pour une bizarrerie ; ce serait aujourd'hui regardé comme une impardonnable trahison. L'auteur des *Promenades dans Rome* fût-il, comme quelques-uns le prétendent, l'un des plus actifs et des plus infatigables ouvriers de la maçonnerie allemande, alors à l'apogée pour avoir aidé les alliés à se défaire du tyran corse ? Nous ne le saurions dire ; mais il est certain qu'il avait du franc-maçon toutes les mauvaises qualités et tous les instincts pervers. Sceptique et voltairien, il chérissait les nouveautés et fréquentait les Carbonari. Il réussit, à force d'intrigues, à entrer dans la diplomatie ; mais éconduit de Trieste par Metternich, il fut envoyé en qualité de consul français à Civita-Vecchia. Là, il se montra le zélé protecteur de la *Jeune Italie* et le chaud partisan de l'unité italienne aujourd'hui réalisée ; déloyauté et oubli de sa position diplomatique pour lesquels le Pape ne l'inquiéta pas et qui ne l'empêchèrent pas de mourir sous la protection des clefs apostoliques.

Après Byron, nul poète étranger ne fut plus funeste à l'Italie que le poète allemand, Henri Heine. Il y avait du juif dans son sang et du méphistophélique dans son caractère : il portait une haine mortelle au christianisme et il eût vu avec joie le mal triompher dans le monde. Venu en Italie avec Börne, il s'y fit bientôt connaître comme un des chefs de la *Jeune Allemagne*. C'était au temps où la révolution, cachée comme un serpent, commençait à caresser l'idée de l'unité sans cependant avoir encore des principes bien arrêtés. Heine donna la main à Mazzini ; et tous deux, utopistes orgueilleux, se mirent à travailler l'Italie avec cette différence que Mazzini faisait fi de la popularité et de la faveur des grands, tandis que Heine cherchait avidement l'une et l'autre et faisait de la personne le centre de tous ses projets. Quoiqu'il crût tenir en ses mains les destinées du monde, Heine ne fut rien comme homme politique. Comme poète, il fut le continuateur de Voltaire ; il eut son rictus sarcastique, il épousa sa haine contre la religion du Christ et il fut comme lui, malgré sa frivolité et son manque de profondeur, le mauvais génie de son pays.

C'est sous l'influence de ces écrivains et à l'abri de leurs principes que les sectaires italiens fondèrent leurs Ventes de Carbonari. Avec elles, l'aurore de la révolution commençait à poindre et déjà son astre se levait à l'horizon.

VENREDI SAINT

L'office du Vendredi saint commence au milieu d'un lugubre appareil ; Moïse et les prophètes ont pleuré la mort du Juste ; le Juste a prié pour ses bourreaux ; les oraisons sacerdotales sont finies : tout se prépare pour l'adoration de la croix. Le célébrant, découvre l'un après l'autre les bras de la croix, comme pour manifester le grand mystère du calvaire. Lorsqu'il l'a déposé sur le coussin, l'archevêque, dépouillé de tous les signes de sa dignité, s'avance pieds nus, fait une première genuflexion, suivie de deux autres, à mesure qu'il avance vers la croix, qu'il adore et qu'il baise. C'est alors que le chœur entonne le chant si tendre de l'*Improperium* : *Popule meus, quid feci tibi : O mon peuple, que t'ai-je fait ?*

Après le pontife, les prêtres vont à l'adoration pieds nus, et puis le peuple entier vient rendre ses hommages au divin Crucifié. Et le chœur n'interrompt le chant de l'*Improperium* que pour faire entendre les paroles du *Trisagion* : *Dieu saint, Dieu saint et fort, Dieu saint et immortel*. Ce cri de l'Eglise, répété en grec et en latin, comme pour exprimer la catholicité de sa douleur sur la mort de Jésus, a quelque chose de déchirant comme le dernier adieu de l'épouse à son époux mourant. Et cet *Eleyson imas*, "Ayez pitié de nous," ce sont les enfants de cette tendre mère qui, venant de recevoir la bénédiction de leur père, lui demandent pardon de leurs offenses, reconnaissant maintenant toute leur ingratitude en présence de la dépouille mortelle du Crucifié. C'est à la fois le délire de la douleur, c'est l'amour filial et conjugal, c'est le regret du péché, qui ne peut s'exprimer que par l'exclamation : "Ayez pitié de nous !"

Tout l'office du Vendredi saint est une longue et sublime élegie : l'Eglise est une épouse éplorée qui pleure sur un tombeau. Toutefois elle ne pleure pas comme ceux qui sont sans espérance : sa douleur est calme, et de son cœur navré s'échappent de loin en loin quelques accents d'ineffable consolation. Pour elle comme pour le Prophète royal, dont elle emprunte la voix, la mort et la résurrection de la grande Victime du salut se touchent et se confondent.

De là un double sentiment de tristesse et de joie qui domine l'office et met tour à tour en jeu les deux ressorts de l'âme chrétienne, la nature et la foi. Sous ce point de vue, les Ténèbres chantées le Vendredi saint paraissent encore plus dramatiques que celles de la veille.

L'office terminé, l'Eglise s'abîme de nouveau dans son immense douleur.

L'Eglise catholique voulut un jour célébrer le Vendredi saint sur la montagne même où le déicide fut consommé. Ecoutons ce qui se passa encore au Golgotha en ce jour mémorable, et, dans l'histoire du présent, lisons celle du passé :

"C'était en 1832. L'office du matin se fit avec les cérémonies les plus touchantes par les Révérends Pères Franciscains, et j'y assistais, dit le Père de Gérard dans son *Voyage à Jérusalem*. A dîner, toute la communauté, le Père Gardien en tête, mangea à genoux ; on ne servit que du pain, de l'eau et quelques feuilles de salade. A trois heures et demie, les Pères allèrent à l'office des Ténèbres comme les jours précédents. C'était la dernière fois que je devais entendre à Jérusalem la voix du prophète d'Anatoth et cette idée me rendit encore plus sensible la vivacité et la tendresse de ses plaintes. Vous avez pu quelquefois remarquer combien autrement vive est l'expression que font les paroles et les vœux de ceux qu'on aime, lorsque l'heure de la séparation est arrivée, lorsque surtout on a l'intime conviction qu'on ne se reverra plus, que c'est pour la dernière fois ; alors plus que jamais le cœur se serre, les soupirs s'exhalent, les yeux se mouillent de pleurs ; c'est une espèce de souffrance peu différente de celle que produit la rupture des liens que la mort vient briser. Telles et plus pénibles encore étaient mes angoisses, quand Jérémie m'a fait entendre ces paroles si parfaitement en harmonie avec le mystère douloureux du Vendredi saint et avec les pensées qui roulaient dans mon âme. Afin de graver plus profondément dans les esprits le souvenir de la passion et de la mort du Sauveur et d'exciter plus fortement dans les cœurs les sentiments de componction, de reconnaissance et d'amour qu'elles doivent produire, les Pères font, le Vendredi saint de chaque année, une cérémonie tout à fait conforme au génie des Orientaux et dont on ne trouve d'exemples que dans les missions d'Asie, qui, probablement, l'ont empruntée de ce qui se pratique en Palestine.

"Au moyen d'une figure en relief, de grosseur et de grandeur naturelles, dont la tête et les membres sont flexibles et se prêtent aux divers mouvements qu'on veut leur imprimer, ils représentent le crucifiement, la descente de croix et la sépulture de Jésus-Christ, de manière à rendre sensibles et frappantes toutes les circonstances principales. Cette cérémonie, à la fois touchante et terrible, eût lieu sur le déclin du jour, au milieu d'une multitude immense d'hommes, de femmes, d'enfants, attirés, les uns par une piété sincère, les autres

par une curiosité toute profane. Les Pères de la Terre-Sainte, réunis dans la chapelle de la sainte Vierge, en sortirent vers six heures, ayant à leur tête celui d'entre eux qui, escorté des jeunes Arabes du monastère, portait le crucifix. Les religieux et les fidèles, marchant lentement sur deux lignes, un flambeau à la main, récitaient sur un ton aigu et plaintif, tantôt le *Miserere*, tantôt le *Stabat*.

"La procession s'arrêta à l'autel de la *Division des vêtements*, ensuite à celui de l'*Inpropère* pour y entendre quelques paroles simples, mais pleines d'onction que lui adressa un Père espagnol sur les scènes douloureuses de la Passion que rappellent ces deux endroits. Puis elle continua sa marche sans interruption vers le sommet du Golgotha. Là, le religieux qui portait le crucifix, le déposa respectueusement au pied de l'aute, et le Père espagnol revenant à son discours, poursuivit, en présence de la multitude attendrie et fondant en larmes, le lamentable récit des souffrances et des ignominies du Sauveur, jusqu'au moment où il fut mis en croix.

"En cet instant il cessa de parler, et l'image de Jésus ayant été attachée avec des clous sur le bois, ce crucifix fut élevé et posé à la place même où avait été enfoncée la véritable croix sur laquelle fut consommé le salut du genre humain. Le bon Père alors, d'une voix interrompue et presque étouffée par les gémissements, retraça les dernières paroles et les derniers moments de l'auguste Victime s'immolant en ce lieu, pour expier nos péchés et nous réconcilier avec son Père. Mais il devint de plus en plus difficile de l'entendre : la foule déjà violemment remuée par ce qui avait précédé, n'était plus attentive à ce qu'elle voyait et les paroles arrivaient à peine à elle au milieu des cris, des sanglots, des soupirs et des larmes.

"Après un quart d'heure accordé à la douleur pour lui donner le temps de se soulager en s'exhalant, l'un des Pères, muni d'une tenaille et d'un marteau, monta à la hauteur de la croix, enleva la couronne d'épines, et tandis que les frères soutenaient le corps au moyen d'écharpes blanches passées autour des bras, il arracha les clous des mains et des pieds et bientôt l'effigie du Christ fut descendue à peu près de la même manière qu'avait été descendu le Christ lui-même. Le célébrant et successivement tous les religieux s'avancèrent en silence, se prosternèrent et baisèrent avec respect la couronne et les clous qui furent immédiatement présentés à la vénération de la multitude.

"Bientôt la procession se remit en marche dans le même ordre qu'elle avait suivi pour monter au Calvaire.

"La couronne et les clous étaient portés dans un bassin d'argent par un religieux et l'effigie par quatre autres, de la même manière que l'on porte un mort au tombeau.

"On s'arrêta à la pierre de l'*Onction*, pour imiter en cet endroit la pieuse action de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et des saintes femmes. Toutes les choses nécessaires avaient été préparées : la pierre était recouverte d'un linge blanc très fin, sur les coins étaient les vases de parfum. Le corps, enveloppé d'un suaire, y fut déposé, la tête appuyée sur un coussin. Le célébrant l'arrosa d'essence, fit brûler quelques aromates et après avoir prié quelques instants en silence, exposa, dans une courte exhortation, le motif de cette station. De là, on reprit le chemin de l'église : la sainte effigie fut placée sur le marbre du saint Sépulchre et un dernier discours mit fin à la cérémonie."

Un normand racontait à un autre un fait absurde et tout à fait incroyable.

—A d'autres, dit le premier, tu veux rire.

—Non, parbleu ! foi de chrétien !

—Le parierais-tu ?

—Oh ! non, mais je le jurerais !

* *

Dialogue entre un professeur d'arithmétique et son élève :

—De 6 ôtez 3.

—M'sieu, je ne sais pas !

—Voyons, tu as 6 pommes, je t'en demande 3 ; combien t'en reste-t-il ?

—Il m'en reste 6.

—Mais non, puisque je t'en demande 3.

—Oui, mais je ne vous les donne pas.

* *

Un visiteur de l'Exposition, le jour de son arrivée, entre dans un restaurant et se fait servir à dîner.

Du potage au dessert, tout se trouve être d'une médiocrité intolérable.

Le client ne dit rien, mais mange moins encore. L'addition soldée, il fait demander le maître de l'établissement.

—Monsieur, lui dit-il, je voudrais que vous m'em-brassiez.

Le gargotier étonné, recule, craignant d'avoir affaire à quelque fou.

—Embrassez-moi, vous dis-je, répète le client, car c'est la dernière fois que vous me voyez.